

# Le Coq

Pseudo-Sacha

Cet article a pour objet le coq. Notre intérêt pour cet animal est apparu dès notre première lecture du *Phédon* de Platon. Ce dialogue rapporte en effet que les ultimes paroles de Socrate auraient été :

*Créon, nous devons un coq à Asclépios. Payez cette dette, ne soyez pas négligents.*<sup>275</sup>

La tradition platonicienne n'offre pas de commentaire de ce passage<sup>276</sup>, ce qui nous a toujours étonnée. Seul l'inconséquent Friedrich Nietzsche a glosé à ce propos<sup>277</sup>, ce qui nous a laissée perplexe. Voilà pourquoi nous avons choisi de présenter une étude consacrée au coq. Dans celle-ci, il sera question d'un œuf couvé, d'un coq blanc, du chant du coq et de la poule grise.

## L'œuf couvé

Dans le *Message Retrouvé* de Louis Cattiaux, nous lisons le verset suivant :

---

<sup>275</sup> PLATON, *Phédon*, 118a 5-9.

<sup>276</sup> La tradition universitaire contemporaine quant à elle n'en manque pas. Voir, par exemple, J. CROOK, « Socrates' Last Words: Another Look at the Ancient Riddle », dans *Classical Quarterly*, 48 (1998), pp. 117-125; G. KLOSS, « Sokrates, en Hahn für Asklepios und die Pflege der Seelen. Ein neuer Blick auf den Schluss von Platons *Phaidon* », dans *Gymnasium*, 108 (2001), pp. 223-239 ; J. LABARDE, « Dernières paroles d'anciens Grecs, dernières paroles de Socrate », dans *Bulletin de l'Académie Royale Belge*, 1 (1990), pp. 189-222 ; R. LEIMBACH, « Was hat Asklepios für Sokrates getan ? », dans *Hermes*, 136 (2008), pp. 275-292 ; C. WELLS, « The Mystery of Socrates's Last Words », dans *Arion*, 16, 2 (2008), pp. 137-148.

<sup>277</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Götzen-Dämmerung oder Wie man mit dem Hammer philosophiert*, Leipzig, Naumann, 1889.

*De l'œuf couvé sort un poulet mais personne n'y prend garde.*<sup>278</sup>

Qu'est-ce que l'œuf? Qui le couve? Que devient ce poulet auquel on ne prête pas attention?

Antoine-Joseph Pernety, auteur du *Dictionnaire mytho-hermétique*, nous renseigne sur ce que les Sages entendent, selon lui, par l' « œuf des Philosophes »<sup>279</sup> :

*Ils [les Sages] ont entendu par les termes d'œuf des Philosophes, non le contenant mais le contenu, qui est proprement le vase de la Nature, et cela même pendant la putréfaction; parce que le poulet philosophique y est renfermé, et que le feu interne de la matière excité par le feu extérieur, comme le feu interne de l'œuf excité par la chaleur de la poule, se ranime peu à peu, et donne la vie à la matière dont il est l'âme, d'où naît enfin l'enfant philosophique, qui doit enrichir et perfectionner ses frères.*<sup>280</sup>

Un peu plus loin, il donne une seconde explication de l'œuf :

*Œuf signifie plus communément la matière même du magistère qui contient le mercure, le soufre et le sel. [...] Cette matière est appelée œuf, parce que rien ne ressemble mieux à la conception et à l'enfantement de l'enfant dans le ventre de sa mère et à la génération des poulets, que les opérations du magistère, et de la pierre philosophale: ce qui devrait servir de guide aux Artistes, et non aux règles inventées de la Chimie vulgaire, qui détruit tout au lieu d'édifier.*<sup>281</sup>

---

<sup>278</sup> *Le Message Retrouvé*, III, 9.

<sup>279</sup> Aussi appelé « Bodid », « Calcinatoire », « Ethel », « Maison de verre », « Phiole philosophale » ou « Prison du roi » par A-J Pernety.

<sup>280</sup> Antoine-Joseph PERNETY, *Dictionnaire mytho-hermétique: dans lequel on trouve les allégories fabuleuses des poètes, les métaphores, les énigmes et les termes barbares des philosophes hermétiques expliqués, texte conforme à l'édition de 1787*, Paris, Denoël, 1972, à l'entrée « œuf ».

<sup>281</sup> *Ibid.* Voir aussi à l'entrée « ventre ».

Nous nous permettons de rapprocher cette citation du sonnet philosophique que Jean d'Houry avait mis au début de ses trois *Traité de la Philosophie Naturelle*<sup>282</sup> et qui conclut l'article d'Emmanuel d'Hooghvorst « À propos de la Turba Philosophorum »<sup>283</sup>.

*Sonnet Philosophique*

*J'enseigne librement à ceux de mon École  
Que les quatre Éléments sont dans un œuf enclos  
Et comme le poulet en chair et sang et os  
Apparoist tout entier, qui court, et vit et vole.*

*Du dragon dévorant de Colchos ou Poussole  
J'ay arraché les dents, mis le feu sur son dos  
Et mourant peu à peu, il me disait ces mots  
Garde de me brûler et prends bien ma parole.*

*D'or et d'argent en moy est un monde tout neuf  
Aussi vray qu'une poule est tout entier en l'œuf  
Par le feu naturel dont ma mère le couve.*

*Mais le feu naturel de ma mère est mon corps  
En elle seulement mon feu secret se trouve  
L'ayant tu posséderas mille et mille trésors.*

L'auteur inconnu de ce sonnet philosophique reprend plusieurs idées connues par ailleurs. Ainsi, comme l'observe Jacques van Lennep dans son ouvrage *Alchimie* :

*Le rapport entre l'œuf et le cosmos fut clairement précisé dans la « Turba philosophorum » puisqu'il y fut dit qu'il contenait ses quatre éléments, l'eau (son blanc), l'air et le feu (son jaune), la terre (sa coquille) ainsi qu'un cinquième correspondant à la quintessence (le germe).*

---

<sup>282</sup> Dans *Divers traitez de la philosophie naturelle. Sçavoir, La turbe des philosophes, ou le code de vérité en l'art. La parole delaissée, de Bernard Trevisan. Les deux traitez de Corneille Drebel Flaman. Avec Le tres-ancien duel de chevaliers*, Paris, Jean d'Houry, 1672.

<sup>283</sup> Emmanuel D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, t. 1, Paris, La Table d'Émeraude, 1996, pp. 317-327.

*L'œuf était « la pierre qui n'est pas la pierre », c'est-à-dire la pierre philosophale, la synthèse de l'univers.*<sup>284</sup>

Ceci corrobore les deux premières strophes du sonnet.

L'idée sous-jacente aux deux strophes suivantes se trouve très justement illustrée dans le commentaire qu'Emmanuel d'Hoogvorst donne du conte *Riquet à la Houppe*<sup>285</sup>.

*Voici la poule couvant son coq et la fille s'éduque de son Riquet.*<sup>286</sup>

La poule couvant l'œuf couve tout ce que l'œuf contient. La poule couvant l'œuf attend, espère et prépare le coq. Ce que l'œuf contient doit être cuit pour qu'apparaisse le coq. Comme l'écrivit Fulcanelli dans *Le Mystère des Cathédrales* :

*Par le terme d'œuf, les Sages entendent leur composé, disposé dans son vase propre, et prêt à subir les transformations que l'action du feu y provoquera.*<sup>287</sup>

Une étymologie du terme « coq » relevée par Caroline Thuysbaert dans *Le dictionnaire étymologique traditionnel*<sup>288</sup> ne lui donne-t-elle pas pour racine *coquus* qui dériverait lui-même du verbe *coquere*, cuire ? N'est-ce pas en ce sens que nous pouvons lire l'Aphorisme 62 d'Emmanuel d'Hoogvorst :

*Qu'est IAVE ? Un coq qu'espère son Ève ?*<sup>289</sup>

Notre Ève espère être bénie. Notre Ève espère trouver un mâle auquel s'accoupler. Notre Ève espère la cuisson.

---

<sup>284</sup> Jacques VAN LENNEP, *Alchimie*, Bruxelles, Crédit communal, 1984, p. 37.

<sup>285</sup> Emmanuel D'HOOGHORST, *Le Fil de Pénélope*, Paris, La table d'Émeraude, 1996, pp. 145-160.

<sup>286</sup> *Ibidem*, p. 153.

<sup>287</sup> FULCANELLI, *Le Mystère des Cathédrales*, Paris, Pauvert, 1964, p. 184.

<sup>288</sup> Caroline THUYSBAERT, « Dictionnaire étymologique traditionnel », dans *Arca – Revue du Nouveau Monde ou Quelques perles pour Noël, Glossaire et Dictionnaire* (2016), pp. 198-330, à l'entrée « coq ».

<sup>289</sup> Emmanuel D'HOOGHORST, *Les Aphorismes du Nouveau Monde & Le roi Midas*, Le Miroir d'Isis, 2008.

Le mariage du fixe (le mâle) et du volatil (notre Ève), c'est l'union de Gabrit et de Beya, du soufre et du mercure. Nous nous attarderons ici à mieux comprendre qui est Gabrit en suivant l'exposé d'Emmanuel d'Hooghvorst commentant un passage du *Talmud* dans l'article « À propos de la Turba Philosophorum »<sup>290</sup>.

*Celui qui dit : Tue ce coq car il chante le soir, ou cette poule car elle crie comme un coq (Gabrit) est coupable de pratiques amoréennes.*<sup>291</sup>

Gabrit signifie donc « comme un coq ». Dans ce contexte, il donne un attribut masculin à une femelle.

*Le sens de ce texte est, donc, bien inattendu. Dans quelle intention un Philosophe a-t-il pu introduire ce Gabrit talmudique dans les textes alchymiques ? Il se définira comme un cri mâle, le cri du coq poussé par une poule, une poule qui le couve longtemps.*<sup>292</sup>

« De l'œuf couvé sort un poulet mais personne n'y prend garde »<sup>293</sup> citions-nous en commençant. Et pourtant ! Ce poulet manifeste les choses cachées. Ce poulet pousse le cri. Non pas un cri féminin qui rappelle à Ève la voix de l'antique serpent qui l'a séduite, mais un cri masculin qui témoigne de son union bénie avec l'homme antique.

*Qu'est IAVE ? Un coq qu'espère son Ève.*<sup>294</sup>

## **Le coq blanc**

Qu'est ce « coq qu'espère son Ève » ? L'Ancien Testament ne mentionne pas le coq. Homère tout comme Hésiode ignorent

---

<sup>290</sup> Emmanuel D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, Paris, La Table d'Émeraude, 1996, pp. 317-327.

<sup>291</sup> *Ibid.*, p. 321.

<sup>292</sup> *Ibid.*, pp. 321-322.

<sup>293</sup> *Le Message Retrouvé*, III, 9.

<sup>294</sup> Emmanuel D'HOOGHVORST, *Les Aphorismes du Nouveau Monde & Le roi Midas*, Le Miroir d'Isis, 2008, 62.

son existence. Son nom apparaît pour la première fois chez Théognis<sup>295</sup>. Comment a-t-il fait son entrée dans le monde hellénique ? Par quel chemin est-il parvenu à s'imposer parmi les croyances religieuses en Grèce et à Rome au point d'être révééré par Plutarque ?

*Le nom d'Osiris est composé de deux mots grecs dont l'un veut dire saint et l'autre sacré. Toutes les substances qui sont au ciel et dans les enfers ont un rapport commun ; et les anciens donnaient à celles-ci le nom de sacré et aux premières celui de saint. Le dieu qui fait connaître le rapport des substances célestes avec les substances de la région souterraine est appelé tantôt Anubis, tantôt Hermanubis ; le premier de ces noms désigne la relation des substances supérieures, et le second celle des substances inférieures. Ils sacrifient au premier un coq blanc, et au second un coq de couleur jaune. Le premier de ces animaux désigne la clarté et la pureté des substances célestes, l'autre marque le mélange et la variété qui caractérisent les substances souterraines.<sup>296</sup>*

Qu'est ce coq ? Les zoologistes ont montré que le *gallus gallinaceus* est originaire de l'Inde et s'est propagé à travers la Perse jusqu'à la Méditerranée. Quelles sont les croyances religieuses qui y ont trait ? D'où viennent-elles ? Il est vraisemblable qu'elles aient été en partie importées de l'Iran avec l'oiseau auquel elles s'appliquaient.

Le coq est pour les mazdéens un animal sacré<sup>297</sup>. Cette sainteté lui est attribuée surtout à cause de son chant matinal. L'essentiel du dualisme mazdéen est l'opposition de la lumière céleste et des ténèbres infernales. Lorsque la nuit étend l'obscurité sur la surface de la terre, celle-ci est envahie par les hordes de démons sortis des abîmes souterrains. Mais, lorsqu'à

---

<sup>295</sup> « Mes amants me trahissent et ne veulent rien donner en présence des hommes, mais moi, voici que je m'avise : je sors le soir et rentre le matin, au cri des coqs qui s'éveillent. » dans THEOGNIS, *Elégies*, v. 863.

<sup>296</sup> PLUTARQUE, *Isis et Osiris*, édité et traduit par C. FROIDFOND, Paris, Les Belles Lettres, 1988, p. 61.

<sup>297</sup> Cf. Franz CUMONT, *Les Mystères de Mithra*, Bruxelles, Lamertin, 1900.

l'aube, le soleil darde ses premiers rayons, il met en fuite les esprits maléfiques, qui se réfugient dans leurs repaires ténébreux, et il purifie la création de leur présence qui la souillait. Le chant du coq annonce au monde la fin de la malfaisance des puissances pernicieuses et met un terme aux terreurs nocturnes des hommes.

Le passage le plus étendu de l'Avesta qui soit consacré à l'oiseau Parodarsh (le coq) enseigne que le coq est considéré comme un animal bienfaisant, même après la mort, préservant les esprits des justes contre toute attaque des démons hostiles.

*Interroge-moi, ô homme pur, moi, le Créateur, le très bienfaisant, le très savant, qui sais le mieux donner réponse aux questions : interroge-moi, pour en être meilleur ; interroge-moi, pour en être plus heureux.*

*Zarathushtra demanda à Ahura Mazda<sup>298</sup> :*

*Quel est le Sraoshà-varez<sup>299</sup> du saint et fort Sraosha<sup>300</sup>, incarnation de l'obéissance, à l'arme étourdissante, qui est souverain.*

*Ahura Mazda répondit :*

*C'est l'oiseau nommé Parôdarsh que les gens qui parlent mal nomment Kahrkatâs, ô Spitama Zarathushtra ; l'oiseau qui lève la voix à l'heure de la puissante Ushah :*

*« Levez-vous, ô hommes : louez la Sainteté parfaite, conspuez les Daêvas : voici que se précipite sur vous Bûshiyâsta, aux longues mains : elle veut rendormir, aussitôt éveillé, tout le monde vivant : “Dors, pauvre homme (dit-elle) ; il n'est pas temps encore.”*

*À trois choses excellentes ne vous livrez point : à bonne pensée, bonne parole, bonne action. À trois choses très mauvaises livrez-vous tout entiers : à mauvaise pensée, mauvaise parole, mauvaise action. »*

*Au premier tiers de la nuit, Âtar, fils d'Ahura Mazda, appelle à son secours le maître de la maison :*

---

<sup>298</sup> Selon Zarathushtra, Ahura Mazda était celui qui rendait la lumière visible. C'est pourquoi il était souvent représenté comme étant le soleil.

<sup>299</sup> Sraosha-varez = le prêtre de Sraosah.

<sup>300</sup> Sraosha était connu comme étant l'oreille d'Ahura Mazda. En tant que tel, il était le moyen par lequel les adorateurs du dieu suprême pouvaient accéder à lui. En outre, il était le protecteur de l'ensemble de la création durant la nuit.

*« Maître de la maison, lève-toi, ceins ta ceinture, lave tes mains, va prendre du bois, apporte-le-moi, fais flamber en moi du bois bien pur, pris avec des mains bien lavées. Voici qu'Âzi, créé des Daêvas, me consume et veut que j'abandonne le monde ».*

*Au second tiers de la nuit, Âtar, fils d'Ahura Mazda, appelle à son secours le laboureur :*

*« Laboureur, lève-toi, ceins la ceinture, lave tes mains, va prendre du bois, apporte-le-moi, fais flamber en moi du bois bien pur, pris avec des mains bien lavées. Voici qu'Âzi, créé des Daêvas, me consume et veut que j'abandonne le monde. »*

*Au troisième tiers de la nuit, Âtar, fils d'Ahura Mazda, appelle à son secours le saint Sraosha : « Viens, saint Sraosha, à la belle taille [alors il m'apporte du bois bien pur avec ses mains bien lavées] : voici qu'Âzi, créé des Daêvas, me consume et veut que j'abandonne le monde. »*

*Alors le saint Sraosha éveille l'oiseau nommé Parôdarsh, que les gens qui parlent mal nomment Kahrkatâs, et l'oiseau lève la voix à l'heure de la puissante Ushah :*

*« Levez-vous, ô hommes : louez la Sainteté parfaite, conspuez les Daêvas : voici que se précipite sur vous Bûshyâsta aux longues mains ; elle veut rendormir, aussitôt éveillé, tout le monde vivant : “Dors, pauvre homme [dit-elle] ; il n'est pas temps encore.”*

*À trois choses excellentes ne vous livrez pas : à bonne pensée, bonne parole, bonne action. À trois choses très mauvaises livrez-vous tout entiers : à mauvaise pensée, mauvaise parole, mauvaise action. »*

*Alors l'ami, couché sur le coussin, dit à l'ami : « Debout, le coq me fait lever. »*

*Celui des deux qui se lèvera le premier entrera au Paradis.*

*Celui des deux qui, le premier, avec des mains bien lavées, apportera du bois bien pur à Atar, fils d'Ahura Mazda, Âtar, satisfait, sans déplaisir, bien rassasié, le bénit :*

*« Puissent venir à toi troupeaux de bœufs et d'enfants mâles ! Puisse venir à toi le vœu de ton esprit, le vœu de ta conscience ! Puisse-tu vivre dans la joie de ta conscience toutes les nuits que tu vivras ! »*

*Telle est la bénédiction qu'Âtar donne à celui qui lui apporte du bois sec, que la lumière du jour a regardé, et purifié dans un pieux désir.*

*Et celui qui, avec une piété parfaite, donnera à un fidèle, ô Spitama Zarathushtra, un couple de l'oiseau Parôdarsh, mâle et femelle, c'est comme s'il lui avait donné un palais à cent colonnes, mille poutres, dix mille grandes fenêtres, dix mille petites.*

*Et celui qui donnera [à un fidèle] une quantité de viande égale au corps de ce mien oiseau Parôdarsh, je ne l'interrogerai pas deux fois au moment d'entrer au Paradis, moi, Ahura Mazda.<sup>301</sup>*

Or, la légende considère que Pythagore est un disciple de Zoroastre. Elle témoigne en tout cas des liens étroits entre pythagorisme et mazdéisme, entre la Grèce et l'Orient. Quand le coq a été introduit en Grande Grèce, il a conservé le caractère sacré qu'il avait pour les mazdéens. On trouve une trace de ces liens dans les *akousmata* attribués à Pythagore, commentés par Jamblique.

*« Élève un coq mais ne le sacrifie pas : il est consacré à la lune et au soleil » nous conseille de soutenir, de vivifier, de ne pas laisser se perdre ou disparaître les grands signes de l'unité, de la réciprocité, de la sympathie, de la conspiration cosmique. Aussi nous exhorte-t-il à saisir la contemplation de l'univers et la philosophie. Car, du fait qu'elle est naturellement cachée, la vérité sur l'univers est assez difficile à prendre ; l'homme doit pourtant la chercher et la suivre à la trace, surtout au moyen de la philosophie. Par toute autre méthode, en effet, c'est impossible comme cela ; mais la philosophie prend à la nature des petites étincelles, elle en fait comme provision, les allume, les accroit et les rend plus efficaces par les mathématiques qu'elle fournit. Il faudrait « donc » philosopher.<sup>302</sup>*

---

<sup>301</sup> *Le Zend-Avesta*, traduit par DARMESTETER, Paris, Musée Guimet, 1892, (Annales du Musée Guimet, tome 22).

<sup>302</sup> JAMBLIQUE, *Protreptique*, édité et traduit par E. DES PLACES, Paris, Les Belles Lettres, 1989, XXI, 17.

De la Grande Grèce au monde latin, de la tradition pythagoricienne à la tradition éleusienne, il n'y a qu'un pas. Nourries des sagesses antérieures et orientales, elles se complètent et se répètent comme le raconte Porphyre dans le *De Abstinencia*, IV, 16.

*Maïa est la même que Proserpine ; elle a été ainsi appelée parce qu'elle est la nourrice du genre humain, ainsi que Cérès. On a consacré le coq à celle-ci : c'est pourquoi les prêtres de cette déesse s'abstiennent des oiseaux domestiques. Il est ordonné à ceux qui sont initiés dans les mystères d'Éleusis de s'en abstenir aussi, de même que des poissons, des fèves, des pêches et des pommes. Ils ont une égale répugnance à toucher le tronc de ces arbres qu'un cadavre. Quiconque a étudié la matière des visions sait que l'on doit s'abstenir de toute sorte d'oiseaux si l'on veut être délivré du joug des choses terrestres et trouver une place parmi les dieux du ciel.*<sup>303</sup>

Qu'est ce coq ? Pourquoi était-il rituellement sacrifié à Asclépios ? Pour quelles raisons Socrate s'est-il soumis à ce rite malgré le conseil attribué à Pythagore ?

Selon la mythologie, « le coq se trouvait auprès de Leto, enceinte de Zeus, lorsqu'elle accoucha d'Artémis et Apollon »<sup>304</sup>, ce qui explique que ce gallinacé est consacré à la fois à la lune et au soleil. Il est cependant un attribut particulier d'Apollon, le dieu du jour qui naît. C'est au fils d'Apollon et dieu de la médecine, Asclépios, que l'on sacrifie rituellement le coq. Ce dieu, par ses médecines, avait opéré des résurrections sur terre. Le sacrifice du coq viendrait rappeler le rôle de divin psychopompe qui annonce l'autre monde et y conduit les défunts. Ce rôle de psychopompe explique aussi que le coq soit

---

<sup>303</sup> PORPHYRE, *De Abstinencia*, édité et traduit par M. DE BURIGNY, Paris, de Bure, 1747, IV, 16.

<sup>304</sup> Cf. Pierre CHAVOT, *Le bestiaire des dieux*, Paris, Dervis, 2013, à l'entrée « coq ».

attribué à Hermès, le messager. Mourir, pour Socrate, c'est renaître.

### **Le chant du coq**

De renaissance, il est aussi question dans la tradition maçonnique. Le coq est l'un des symboles décorant le mur noir du cabinet de réflexion des francs-maçons. Il y est représenté avec les mots « vigilance » et « persévérance ».

*Au-delà de la symbolique du coq associé aux mots « vigilance et persévérance », il y a les mots eux-mêmes. (...) Par-dessus tout, le coq annonce l'aube, et l'aube, c'est la lumière. Le coq est dès lors le signe de l'avènement de la lumière initiatique ; il fait allusion aux forces endormies qui s'éveillent ; il annonce la fin de la nuit et la victoire de la lumière des ténèbres.<sup>305</sup>*

Quelles leçons tirer de la présence du coq dans le cabinet de réflexion maçonnique ? Que nous enseigne le reniement de Pierre ? Comment passer du chant du coq au chant du cygne ?

*Un jour un coq détourna  
Une perle qu'il donna  
Au beau premier Lapidaire :  
Je la crois fine, dit-il,  
Mais le moindre grain de mil  
Serait bien mieux mon affaire.*

*Un ignorant hérita  
D'un manuscrit qu'il porta  
Chez son voisin le Libraire.  
Je crois, dit-il, qu'il est bon ;  
Mais le moindre ducaton  
Serait bien mieux mon affaire.<sup>306</sup>*

---

<sup>305</sup> Philippe LIENARD, *Mais que font les francs-maçons en loge ?*, Paris, Jourdan, 2016. p. 23. Le coq ou l'aube de la lumière.

<sup>306</sup> Jean DE LA FONTAINE, *Le coq et la perle*, Livre I, Fable 20.

La vigilance est de mise quand on aperçoit une perle que l'on souhaite s'approprier. La persévérance est de rigueur quand on découvre un texte susceptible de se livrer. Il ne faut pas croire que de tels ouvrages ne nous sont pas adressés.

*Notre passage ici-bas n'aura pas été inutile si nous avons réussi à redonner aux humains exilés dans l'agonie de ce monde l'espoir du salut de Dieu et le goût de la quête immédiate.<sup>307</sup>*

La quête est une quête immédiate qui concerne directement la science du salut. Cette connaissance qui nous habite doit être réveillée en nous par le Dieu tout puissant. Lorsque Pierre a renié Jésus jusqu'à trois fois, il disait vrai : il ne le connaissait pas. Au moment où le coq a chanté, toutes les images de la nuit ont disparu, l'aurore advint, la lumière se fit jour, Pierre connut la réalité.

*Un jeune coq, en cherchant sa nourriture sur un fumier, trouva une perle. « Précieux objet, dit-il, tu es là dans un lieu indigne de toi ! Si un avide connaisseur t'apercevait, il t'aurait bientôt rendu ton premier éclat. Pour moi qui t'ai trouvé, le moindre aliment me serait meilleur, je ne puis t'être utile et tu ne peux rien pour moi ». J'adresse cette fable à ceux qui ne comprennent pas.<sup>308</sup>*

« Je ne puis t'être utile et tu ne peux rien pour moi ». Tel est l'amour du pharisien sans la connaissance véritable des mystères. Tel est l'homme qui aime son Seigneur mais qui l'aime charnellement. Tel est Pierre. Jusqu'au chant du coq, il n'a vu que des images. Au moment où le coq a chanté, les images s'évanouirent. C'est alors que Pierre reconnut son Seigneur. Ce coq est le coq de Pâques.

---

<sup>307</sup> *Le Message Retrouvé*, XXXVII, 25. Ce verset a été commenté par Emmanuel d'Hooghvorst. C'est son commentaire que nous paraphrasons dans le paragraphe suivant.

<sup>308</sup> PHEDRE, Livre III, Fable XII.

Les chrétiens, nous dit Emmanuel d'Hooghvorst<sup>309</sup>, affirment qu'Abraham, David, Salomon ne sont que des images de Jésus-Christ sans s'apercevoir qu'on pourrait leur demander de quoi et de qui alors Jésus est l'image.

De qui Jésus-Christ est-il l'image ? Qui est l'homme que Pierre a juré par trois fois ne pas connaître ? Il est le prochain, celui qui va de Jérusalem à Jéricho, celui que seul le bon Samaritain reconnaît.

*Si Dieu ne passe pas en nous et si nous ne passons pas dans notre prochain, nous ne pourrions pas recevoir et transmettre la bénédiction qui sauve de la mort.*

*« Les méchants se punissent de leur méchanceté en repoussant le secours du Seigneur et celui des hommes saints et sages ».<sup>310</sup>*

À propos de l'image, Platon, dans *La République*, a soulevé le même type de questionnement. La connaissance y est figurée par un segment de droite divisé en deux parties, selon une proportion quelconque, représentant le domaine de l'opinion et celui de la pensée. Chacune de ces deux parties est elle-même divisée selon la même proportion. Nous distinguons dans le domaine de l'opinion ce qui relève de l'illusion, c'est-à-dire les ombres, les reflets et plus largement les images, et ce qui relève de la certitude sensible, à savoir les objets perçus, vivants, naturels ou fabriqués. La démarche analogique nous permet d'entrevoir que le sensible est à l'intelligible ce que le reflet d'un arbre dans l'eau est à l'arbre perçu. Dans le domaine de la pensée, toutes les idées sont situées sur le même plan par rapport au sensible. Nous y distinguons cependant deux modes de connaissance : l'un lié aux mathématiques qui permet de retrouver des traces du divin en nous, l'autre lié au logos qui permet de nous lier au divin. Pierre se dégage ainsi de l'opinion

---

<sup>309</sup> Cf. commentaire du *Message Retrouvé*, XVIII, 11 (notes privées).

<sup>310</sup> *Le Message Retrouvé*, XVIII, 61'. Ce verset a été commenté par Emmanuel d'Hooghvorst. C'est sur son commentaire que nous nous sommes basée pour le paragraphe précédent.

pour parvenir, guidé par l'intellect, à contempler l'intelligible dans le sensible.

*Il [le premier principe] est réellement le seul qui soit capable de tirer doucement l'œil de l'âme, enfoui dans quelque borbier barbare, et de le guider vers le haut en ayant recours, pour le soutenir dans son mouvement de retournement, à ces arts que nous avons exposés.<sup>311</sup>*

Annonciateur de la lumière et de la résurrection, le coq est aussi une mise en garde, comme en témoignent tant ces fables et les quatre Évangiles<sup>312</sup>, que commente Emmanuel d'Hooghvorst à travers le *Message Retrouvé*<sup>313</sup>.

### **La poule grise**

*Avons-nous des narines pour humer le parfum ?  
Avons-nous un palais pour goûter le nectar ?  
Avons-nous une bouche pour baiser la pierre  
sainte ?<sup>314</sup>*

« Le parfum que l'on sent dans les textes est déjà un peu du soufre alchimique. » Lorsqu'Emmanuel d'Hooghvorst parle du soufre et du mercure, il décrit son magistère. « Le premier mercure est purement naturel, c'est une eau très volatile, la rosée. Le deuxième mercure est fait uniquement par l'Art, c'est le compost. Il n'est pas très volatil. » Lorsqu'Emmanuel d'Hooghvorst distingue deux types de mercure, il nous indique deux opérations de son magistère. Quand la matière commence à cuire, elle répand un parfum, celui du soufre. Or, le coq est le

---

<sup>311</sup> PLATON, *La République*, traduit par G. LEROUX, Paris, Flammarion, GF, 2002, [533 c-d].

<sup>312</sup> *Matthieu XXVI*, 34 ; *Marc XIV*, 30 ; *Luc XXII*, 34 ; *Jean XIII*, 38.

<sup>313</sup> Louis CATTIAUX, *Art et Hermétisme*, Grez-Doiceau, Beya, 2005.

<sup>314</sup> *Le Message Retrouvé*, XIV, 16. Ce verset a été commenté par Emmanuel d'Hooghvorst. C'est son commentaire que nous présentons dans la suite du texte.

soufre des philosophes<sup>315</sup> : il annonce la lumière et la résurrection. La poule, sa femelle, est l'eau mercurielle.

Emmanuel d'Hooghvorst l'affirme : « la Sagesse doit être couvée par une poule grise. La poule grise, c'est la chaleur de l'athanor. » La couleur grise est la couleur du Rebis, du début de l'œuvre. Le Rebis est le mercure préparé par l'artiste. On ne le trouve pas dans cet état dans la nature. C'est une sueur. La sueur de Pierre, c'est le Mercure des Philosophes, c'est le mercure qui doit se cuire. « De l'œuf sort un petit coq et le coq chasse la nuit. » Il fait disparaître les images et la réalité paraît.

*Il suffit de joindre au corps fixe de la pierre une goutte du premier mercure et de fermer l'athanor, puis laisser le second mercure se cuire et se former. Le second mercure, c'est le corps amolli au point d'être comme une eau et d'être pourtant un corps, d'être en fait comme une boue. C'est le corps se baignant dans sa sueur. Le juron « Ventre-saint-gris » évoque la même chose ; la poule grise qui doit donner un coq, celui qui nous réveillera et fera disparaître les obscurités de la nuit, et alors Pierre reconnaîtra son Seigneur.*



---

<sup>315</sup> Gabrit est par ailleurs souvent interprété également comme venant possiblement de l'arabe *kibrit*, qui signifie « soufre ».